Document generated on 07/19/2025 8:34 a.m.

Lurelu

Les coups de coeur de *Lurelu*

L'équipe

Volume 43, Number 2, Fall 2020

URI: https://id.erudit.org/iderudit/93940ac

See table of contents

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)
1923-2330 (digital)

Explore this journal

Cite this review

L'équipe (2020). Review of [Les coups de coeur de *Lurelu*]. *Lurelu*, *43*(2), 11–13.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les coups de cœur de *Lurelu*

par l'équipe

Cœur sorti de l'ombre

En plein cœur de la savane, un éléphant, replié sur lui-même, tourne le dos à tous les animaux qui, tour à tour, tentent de le sortir de sa torpeur. Ni le singe et son histoire de banane dans l'oreille, ni les sœurs autruches et leur «swing-cancan», ni même le crocodile et ses délicieuses feuilles d'acacia ne parviennent à faire réagir le pachyderme. Toujours prostré, il n'a que faire de toutes ces attentions. Mais l'arrivée impromptue d'une toute petite souris noyée dans son immense peine saura faire bouger le géant.

Avec *L'éléphant de l'ombre* paru chez Comme des géants en octobre 2019, Nadine Robert signe un texte d'une grande beauté, porté par une sensibilité et une délicatesse peu communes. Au-delà de l'amitié et du bon vouloir, qui servent le propos de cette histoire, il y a ici surtout l'importance de laisser l'autre aller au bout de sa solitude sans le bousculer parce que chaque peine mérite d'être vécue, assumée, remplie. Si les mots de Nadine Robert émeuvent par tant de douceur et de profondeur, les illustrations bleutées et les lignes pures de Valerio Vidali assurent une complémentarité toute naturelle en offrant des tableaux épurés, évocateurs. Il faut voir l'éléphant dans l'ombre, toujours seul sur sa page et faisant dos au lecteur, se détendre enfin et occuper la double page au moment où il s'avance vers la souris.

La scène finale sur laquelle le soleil descend à l'horizon pour laisser place à la lune, croissant qui saura guider les deux comparses hors de l'ombre, est tout aussi porteuse d'espérance. Fameux.

Marie Fradette

Jouir de la vie

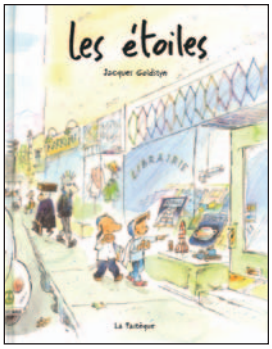
Comment aborder le sujet extrêmement délicat de la religion, tout en ménageant les susceptibilités? Dans le débat qui oppose la science à la spiritualité, les arguments sombrent souvent dans un dogmatisme soit croyant, soit athée…

Dans *Les étoiles* (La Pastèque, 2019), Jacques Goldstyn relève adroitement le défi avec cette histoire d'amitié entre un petit garçon juif et une petite fille musulmane. Car ce qui n'est pas exprimé par le texte l'est par les aquarelles, d'une richesse incroyable. Alors qu'à certains endroits, les illustrations présentent de subtils clins d'œil s'adressant davantage aux lecteurs adultes (par exemple, la référence au classique cinématographique *Le Violon sur le toit*), à d'autres, elles s'avèrent d'une éloquence qui se passe de mots. Lorsque j'anime cet album auprès d'élèves des deuxième et troisième cycles du primaire, leurs réactions sont vives et immédiates. L'image où le père de Yakov est représenté comme gigantesque proportionnellement à son fils, minuscule, suscite l'étonnement. L'idéal pour ouvrir une discussion avec les jeunes auditeurs ou lecteurs.

Et je vous mets au défi de lire cet album sans être pris, par la suite, par une envie de promenade dans le Mile End, où Goldstyn campe son histoire. Comment résister au charme de sa bibliothèque, avec ses vitraux multicolores (belle allusion à un lieu de culte converti en lieu de connaissances)? Comment ne pas *succomber à la tentation* d'entrer dans l'univers du livre et de s'offrir un bagel, une crème glacée?

Bref, un petit chef-d'œuvre qui donne envie de jouir de la vie!

Michèle Tremblay



Coup de cerfs blancs

J'ai été captivée par la lecture de *Rivière-au-cerf-blanc*, un roman d'horreur intelligent, de grande qualité, utilisant le *land art* comme toile de fond. En résumé, Estelle part en région éloignée avec son amoureux pour une randonnée de canot-camping. Dès qu'ils sillonnent les chemins forestiers, ils découvrent des œuvres artistiques créées à même la forêt. Plus ils avancent dans leur périple sur l'eau, plus les œuvres s'avèrent menaçantes : elles se composent même des cadavres de personnes présentes sur les lieux. Véronique Drouin a trouvé une façon originale d'exploiter la forêt dans son récit et d'informer au passage son lecteur sur ce courant en art. D'ailleurs, les références pullulent, sans lourdeur.

Dans cette œuvre parue chez Québec Amérique en 2019, il est aussi question de légendes amérindiennes qui racontent la présence de cerfs blancs dans la région, des fantômes apparemment. L'auteure brouille la frontière entre réalité et cauchemars. L'ambiance haletante et tendue est soutenue par les cailloux ronds, blancs, placés par l'artiste inconnu, et par les bourdonnements stridents de la scie à chaine dans la nuit.

L'écriture rythmée allie les scènes d'action efficaces, les descriptions évocatrices et une galerie de personnages riches. Tous les ingrédients de l'horreur sont présents et bien dosés. L'histoire demeure un immense casse-tête où les personnages assemblent les morceaux.

Une réflexion sur la beauté qui existerait même dans l'horreur. En bref, du grand art!

Sophie Michaud

Enterrer la honte

Enterrer la lune, déjà, le titre étonne, interroge. Puis l'illustration de la page couverture, cette fille, tenant une pioche à ses côtés, qui regarde la lune et semble vouloir la faire tomber dans le trou qu'elle a creusé. Enfin, le résumé en quatrième de couverture qui annonce la

thématique du livre : l'absence de toilettes et ses répercussions sur la santé de tous et sur l'éducation des filles indiennes, qui doivent quitter définitivement l'école quand elles ont leurs premières menstruations.

Andrée Poulin campe son histoire dans un petit village en Inde. Latika est en colère de voir que dans son village, puisqu'il n'y pas de toilettes, les filles de douze ans ne peuvent plus aller à l'école, cette école où elle ressent tant de bonheur à apprendre.

Andrée Poulin aime écrire des récits qui bousculent, suscitent des prises de conscience. Elle nous parle ici d'une réalité rarement explorée en littérature jeunesse, pourtant elle nous apprend en postface que 4,2 milliards de personnes sur Terre n'ont pas accès à des toilettes à chasse d'eau. En plus d'aborder un sujet tabou, elle emprunte une forme inusitée : le roman graphique. Quel choix judicieux que celui de l'écriture en vers libres, qui ponctue le rythme de la marche des femmes, la quête de Latika, scande les évènements, insuffle une puissance à chaque mot.

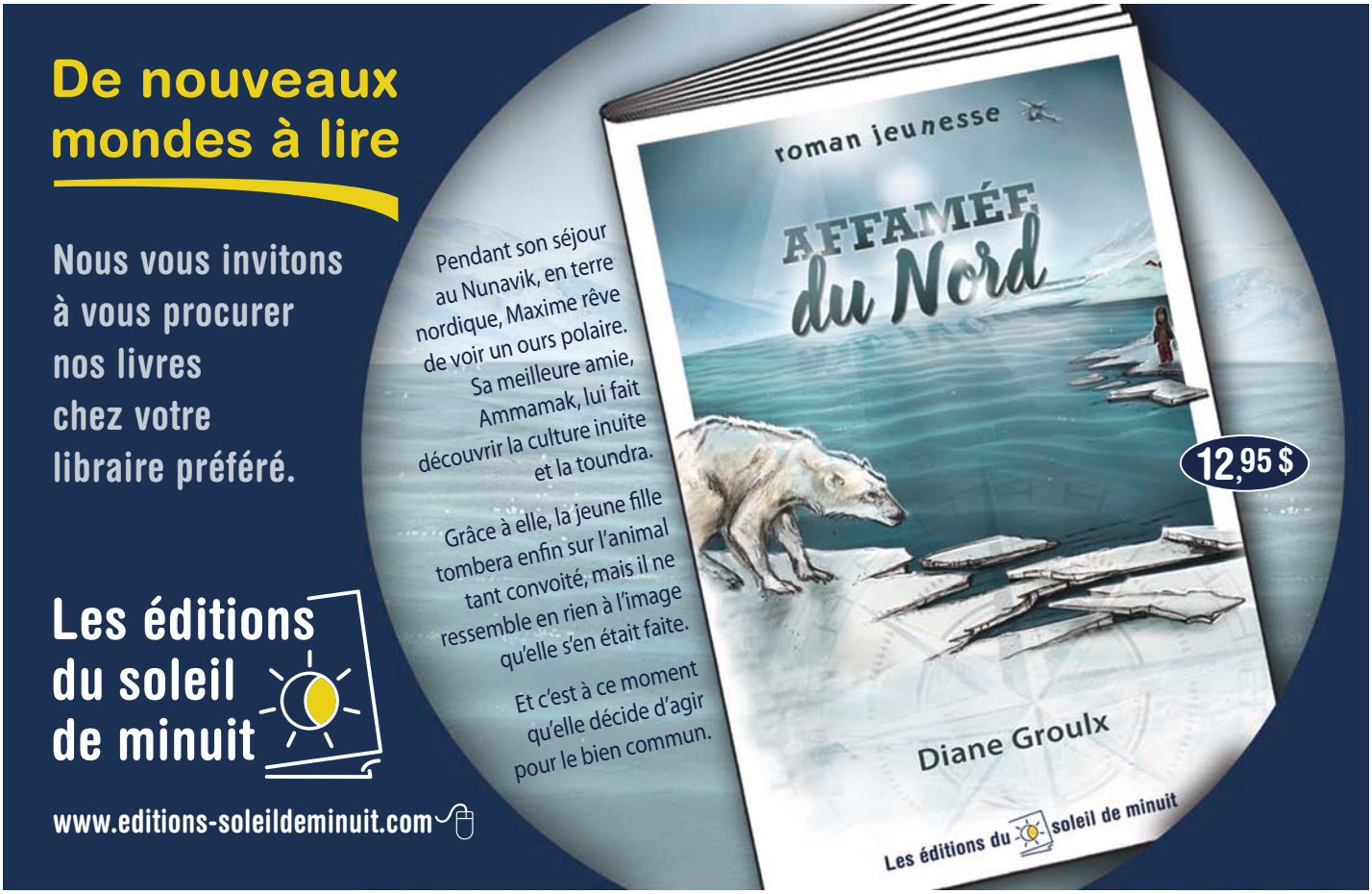
Les illustrations envoutantes de Sonali Zohra nous transportent tout droit dans ce petit village de son pays. Chapeau à Andrée Poulin pour son audace, et à La courte échelle pour la publication de ce livre essentiel.

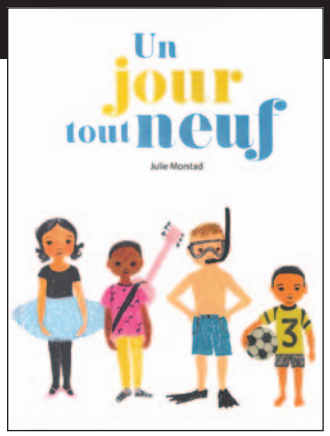
Céline Rufiange

Coup de cœur pour l'audace

Un texte poétique accompagné d'illustrations empreintes de douceur pour parler des conditions sanitaires déplorables de la moitié de la population mondiale et d'injustice envers les femmes et les filles, faut le faire! Andrée Poulin relève ce défi avec brio dans *Enterrer la lune*, illustré par Sonali Zohra et publié à La courte échelle. Ce roman écrit en vers libres met en scène une fillette déterminée à changer la vie des femmes et des filles de son village. Voici un texte percutant, rythmé, poétique, à lire à haute voix pour mieux apprécier la musicalité de la langue.

Avec finesse, l'auteure joue avec les figures de style. Répétitions, énumérations et allitérations s'allient pour mieux nous faire voir une réalité qu'on connait mal et pour nous faire sentir les émotions du personnage. Le texte se découpe sur la page en segments plus ou moins longs afin d'exprimer visuellement les émotions décrites.





Au fil des pages, le lecteur découvre peu à peu la dureté de la vie de la narratrice et la thématique dont on parle peu, mais dont on devrait parler plus. À la fin, un dossier informatif nous éclaire sur l'importance d'avoir accès à des conditions sanitaires de base comme une toilette et l'eau courante, pour combattre la pauvreté et les inégalités sociales. Tout dans cette œuvre a été pensé avec soin pour nous faire réfléchir et mieux comprendre notre monde.

Danièle Courchesne

Cœur tout neuf

Mon coup de cœur se porte vers *Un jour tout neuf*, de Julie Morstad (Comme des géants, 2019). Cet album, destiné aux jeunes enfants, ne raconte pas une histoire ordinaire. Il se présente plutôt comme une sorte de catalogue, une proposition ouverte d'hésitations et de choix qui stimule la participation. L'originalité du propos tient justement à cet impressionnant éventail de possibilités tout aussi libres qu'arbitraires. Dans cet imagier, il n'y a pas d'ambigüité : le dessin est sobre, défini et clair, les mots des vignettes juste assez recherchés… Et il n'y a aucun ordre sensé dans ces énumérations dessinées. Aucune logique.

Le fil conducteur, qui fait passer d'une page à l'autre, s'inscrit peut-être dans le déroulement d'une même journée, mais il tient surtout à ces petites questions directement posées à l'enfant lecteur au détour de chaque page et qui font littéralement rebondir : «Peux-tu deviner où nous allons?», «Et toi, que veux-tu manger?», «Quel type de coiffure aimerais-tu?», «Et toi, que porterais-tu?» J'aime bien la théorie du philosophe Umberto Eco, selon laquelle entre un auteur et son lecteur, il y a un texte; ce texte, imagé ou non, est plein de non-dits. Dans son essai *Lector in fabula*, Eco précise que, pour que l'œuvre se réalise pleinement, il faut que quelqu'un intervienne. C'est pourquoi, dans notre album coup de cœur, la réponse de l'enfant à la récurrente sollicitation est si importante.

Francine Sarrasin

L'extraordinaire voyage de la bande à Bébert

Quand on sait qu'on ne se lassera jamais de lire et relire un album, c'est qu'il réunit des qualités littéraires et un envoutant pouvoir d'évocation. Mon coup de cœur, *Un pique-nique au soleil* de Christiane Duchesne et Jérôme Minière (La Montagne secrète, 2019), répond à ces critères. Il est, de plus, magnifiquement illustré par Marianne Ferrer. Il met en scène une bande de quatre amis musiciens qui, pour contrer l'ennui engendré par une pluie incessante, partent à cheval vers la montagne bleue, pour se mettre à l'abri de l'eau. À la rivière, ils troquent leurs montures contre un ancien bateau de pirates. Ils traversent les intempéries avec détermination et font monter d'autres animaux à bord. Un voyage peu banal au son de plusieurs chansons dont «Il était un petit navire», «Les flaques d'eau» et «Le loup, le renard et la belette». À l'arrivée, ils partagent leur délicieux piquenique et décident de s'installer définitivement dans ce nouveau pays. Que dire de plus!

Renée Leblanc

Des couleurs dans le cœur

Deux fillettes, les sœurs Flo et Fée, passent sur la Grave une journée grise, s'occupant à «décorer les trésors de la plage», c'est-à-dire peinturlurer des cailloux. Décidant d'aller voir Henri et son trébuchet (oui, une catapulte fonctionnelle), elles sèment leurs pierres colorées «pour que papa et maman puissent [les] retrouver». En route, elles croisent divers amis de la famille et du village. Il faut savoir que papa et maman vivent séparément. Mais, comme les Îles-de-la-Madeleine sont séparées et pourtant reliées sous le niveau de la mer, ainsi les parents de Flo et Fée sont-ils unis par leurs deux filles (et, dans cette histoire, par les précieuses pierres semées puis récoltées). «On est le crochet qui relie leurs îles, un chemin de sable plus fort que les marées», se lit l'émouvante finale de l'album de Marie-Andrée Arsenault, *Des couleurs sur la Grave* (Éd. La Morue verte, 2019).

L'album, illustré par Dominique Giroux, pourrait aussi s'appeler «Textures sur la Grave», en raison de la multiplicité des médias employés dans ces grandes images sur double page. À la base, deux palettes de gouache, l'une dans les tons de sable, oscillant entre jaune et ocre, l'autre dans les tons du bleu au gris, ceux des eaux froides et des cieux rarement cléments. Là-dessus se déploient une multiplicité de collages : exquises et omniprésentes dentelles, gaze, papiers découpés ou déchirés, eux-mêmes travaillés de maintes façons, photographies minutieusement détourées et agencées, depuis les méticuleux alignements de maisons ou de bateaux jusqu'aux accessoires plus grossièrement plaqués, en passant par les enfants mis en scène à diverses échelles, souvent montrés en plongée, ou juste partiellement (jambes chaussées de bottes trop grandes, mains présentant un trésor). Et puis, des coups de gros pinceaux, des giclées, des jets d'aérographe réglé à *coarse*. Ici, une brosse a laissé les traits d'un coup de vent blanc, là du papier déchiqueté, multicolore, prend des allures de confettis, là encore on a des fragments bleutés de banquise. Et toujours, partout, cette dentelle qui joue le rôle de l'écume ou des nuages.

Un trésor sur la Grave.

Daniel Sernine